



# L'importance d'être pragmatique

A. Reboul, ISC-Marc Jeannerod, CNRS, Lyon

# Introduction

# L'évolution du langage

- La plupart des théories contemporaines sur l'évolution du langage reposent sur deux idées majeures:
  - Le langage est un système de communication dans le sens fort où il a évolué *pour* la communication;
  - La communication linguistique est coopérative de façon *altruiste*.

# L'évolution du langage

- La plupart des théories contemporaines sur l'évolution du langage reposent sur deux idées majeures:

- Le langage est un système de communication dans le sens fort où il a évolué *pour* la communication;

- La communication linguistique est coopérative de façon *altruiste*.

- Ces deux thèses sur l'évolution du langage sont très discutables, et la critique repose en général sur l'idée (correcte) qu'elles n'expliquent pas les caractéristiques structurelles du langage, qui sont cependant les *explananda* dont une théorie de l'évolution du langage doit rendre compte.
- L'idée est que, bien qu'il soit peut-être vrai que la communication linguistique est coopérative de façon altruiste et bien qu'il soit vrai que la communication humaine est (principalement) linguistique, la structure du langage montre que le langage n'a pas évolué *pour* la communication.

- Dans cette optique, on a eu tendance à considérer que la pragmatique supporterait les deux thèses sur l'évolution du langage (qui ont trait à la communication linguistique), mais que la linguistique falsifierait au moins la première.
- Ceci, je m'empresse de le dire, est vrai en ce qui concerne la linguistique, mais l'idée que je veux défendre aujourd'hui est qu'elle est fausse en ce qui concerne la pragmatique.

La pragmatique **ne**  
nous dit **pas** que le  
langage est un système  
de communication dans  
le sens fort.

Et elle **ne** nous dit **pas**  
non plus que la  
communication  
linguistique est  
coopérative de façon  
altruiste.



- La pragmatique raconte la même histoire que la linguistique: ***le langage n'est pas un système de communication dans le sens fort et il est hautement improbable qu'il ait évolué à cause d'un changement vers l'altruisme des attitudes pro-sociales humaines.***

- Personne ne nie que le langage soit utilisé de façon routinière dans la communication humaine.
- Cependant, comme le montrent d'autres exemples dans le monde naturel, l'usage actuel n'est pas toujours un guide fiable quant aux raisons pour lesquelles une caractéristique donnée a évolué.
- Par exemples, les ailes et les plumes ont évolué chez les oiseaux non pas pour le vol, mais pour la régulation de la température, bien qu'elles soient utilisées de façon routinière pour le vol aujourd'hui.

- Ainsi, l'usage routinier du langage dans la communication ne suffit pas à vérifier l'affirmation selon laquelle le langage a évolué ***pour*** la communication.
- Ceci ouvre la porte à deux scénarios opposés:
  - Le langage a évolué ***pour*** la communication, i.e., c'est un ***système de communication dans le sens fort***;
  - Le langage a évolué pour d'autres raisons et a été ensuite ***exapté*** (re-utilisé) pour la communication, i.e., c'est un ***système de communication dans le sens faible***.

Ce dont je veux essayer  
de vous convaincre  
aujourd'hui est que le  
premier scénario doit être  
rejeté pour des raisons  
pragmatiques tout autant  
que linguistiques.

# Systeme de communication dans le sens fort

- La question centrale pour toute théorie de l'évolution du langage comme système de communication au sens fort a été soulevée par Krebs et Dawkins:
  - Pourquoi y a-t-il de la communication? ou, en d'autres termes, pourquoi la communication a-t-elle évolué?
- Ils soulignent que la définition de la communication en termes de pur transfert d'information rend toute réponse à cette question extrêmement difficile.

- Cela tient au fait que l'information est une denrée précieuse.
- Si c'est le cas, la partager est un comportement altruiste, dans le sens où il est bénéfique pour le destinataire (ici l'audience), mais coûteux pour l'agent (ici le communicateur).
- Mais l'évolution éteindrait très vite un comportement altruiste.
- Ainsi, si l'on adopte une vision de la communication comme pur transfert d'information, la raison pour laquelle elle a évolué est un mystère.

- La solution de Krebs et Dawkins est de faire remarquer que le but central de la communication n'est pas le transfert d'information, mais qu'elle a plutôt évolué pour permettre aux communicateurs d'induire chez leur audience des réponses qui leur soient bénéfiques à eux.
- Ils appellent cette hypothèse la vision *manipulative* de la communication



- Ces conclusions sont adoptées par la théorie de l'évolution du langage de Millikan qui voit le langage comme continu avec les systèmes de communication animaux.
- Un système de communication se définit de la façon suivante:
  - Un système de communication est un ensemble de signaux qui a évolué à l'intérieur d'une espèce pour la communication interspécifique.

- La définition d'un signal que propose Millikan peut se formuler comme suit:
  - ***Un signal est un type de comportement occurrent dont la fonction propre est de déclencher une réponse spécifique du destinataire par un transfert d'information.***

# Fonction propre

- La notion de *fonction propre* a été introduite par Millikan (1984):
  - Elle ne réfère pas tant à ce qu'une entité donnée (organe, comportement, artefact) fait actuellement, qu'aux raisons pour lesquelles elle a évolué originellement et a été préservée et améliorée au travers du temps.
  - Par exemple, c'est la fonction propre même d'un cœur défaillant de pomper le sang, parce que c'est pour cette fonction que les cœurs ont évolué, ont été préservés et améliorés au cours de l'histoire.

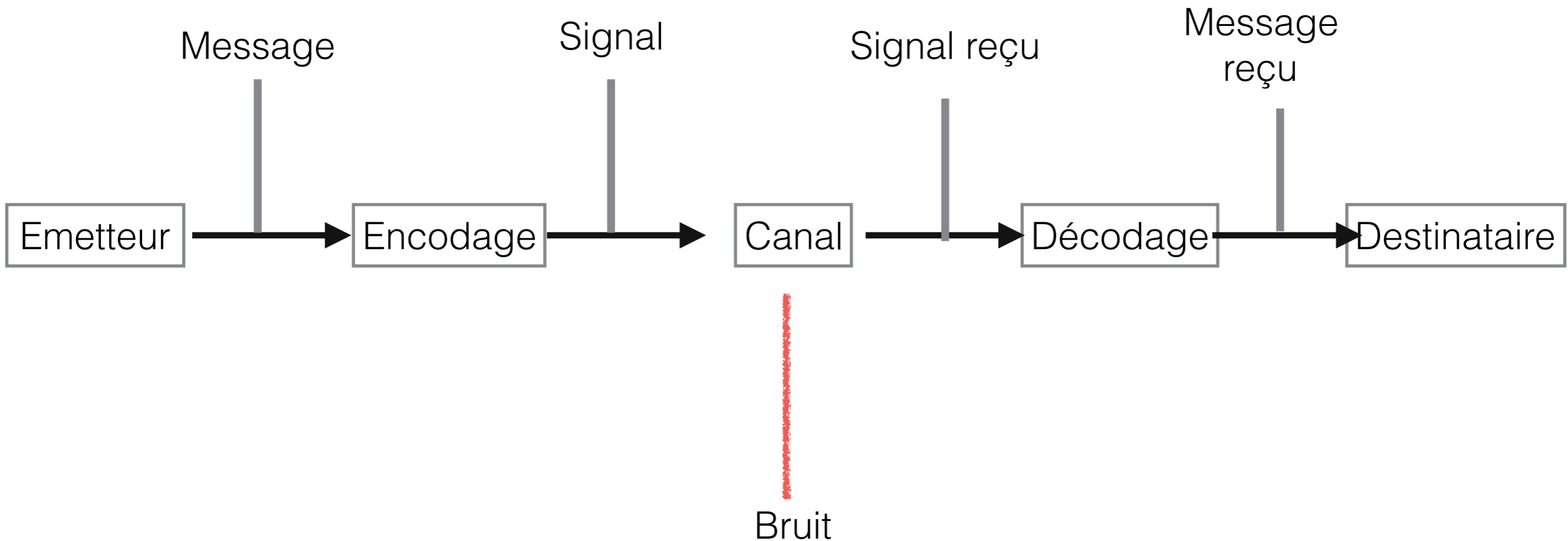
- Cette définition est évolutionniste dans le sens ***adaptatif*** du terme:
  - La fonction propre d'une entité est ***ce pour quoi*** elle a évolué.
- Par ailleurs, elle est neutre quant à la nature du processus évolutif impliqué, qui peut être aussi bien culturel que biologique:
  - Notamment, elle s'applique aussi bien aux artefacts qu'aux organes.

- Tout ceci a deux conséquences importantes pour les signaux:
  - D'une part, les signaux ne doivent pas nécessairement être le produit de l'évolution biologique:
    - Ils peuvent aussi bien être le produit de l'évolution culturelle;
  - D'autre part, les unités de communication (les comportements dans le système de communication) doivent être des **signaux** dans le sens défini précédemment.

# L'évolution du langage selon Millikan

- Millikan a clairement une vision codique du langage.

- Millikan a clairement une vision codique du langage.
- Voici la vision codique de la communication dans une forme schématique:





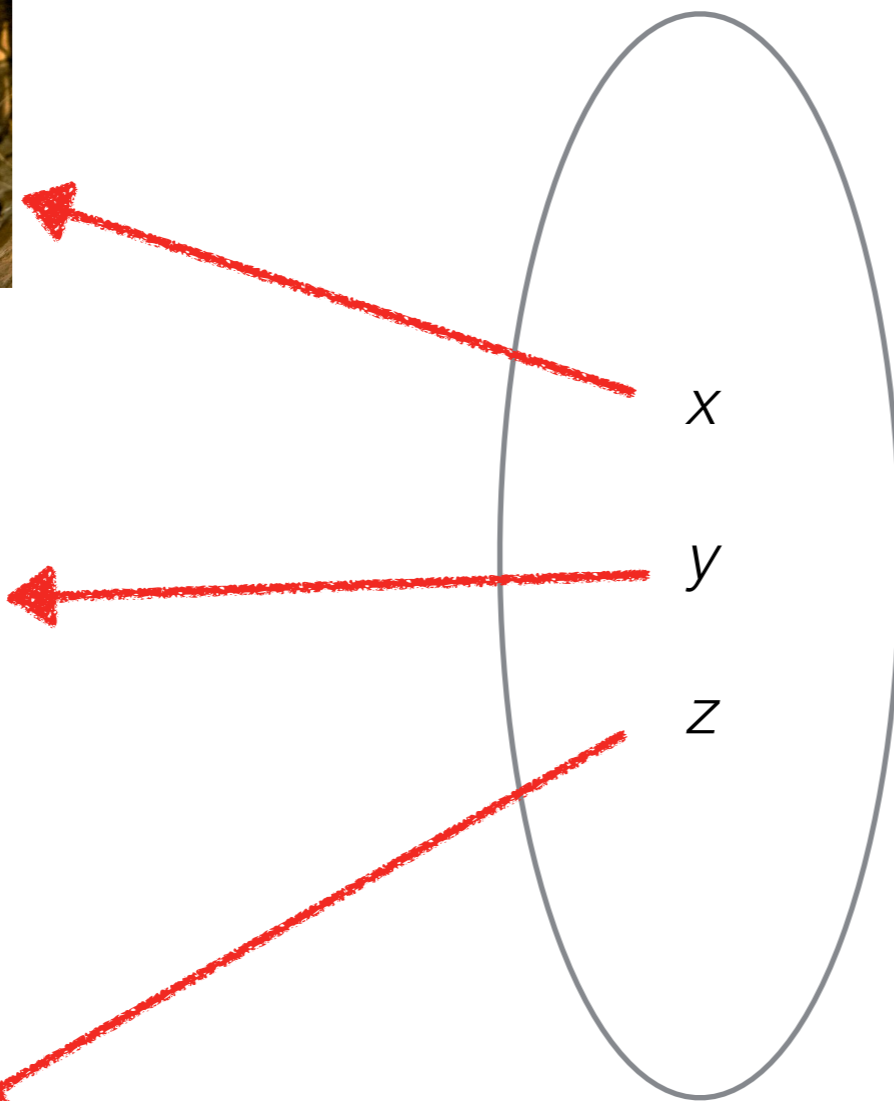
# Millikan en bref

- Ce que signifient les signaux et les énoncés linguistiques dépend de *corrélations*:
- Dans le cas des signaux animaux, cette corrélation est le résultat d'une évolution *biologique*;
- Dans le cas des énoncés linguistiques, c'est le résultat d'une évolution *culturelle*.

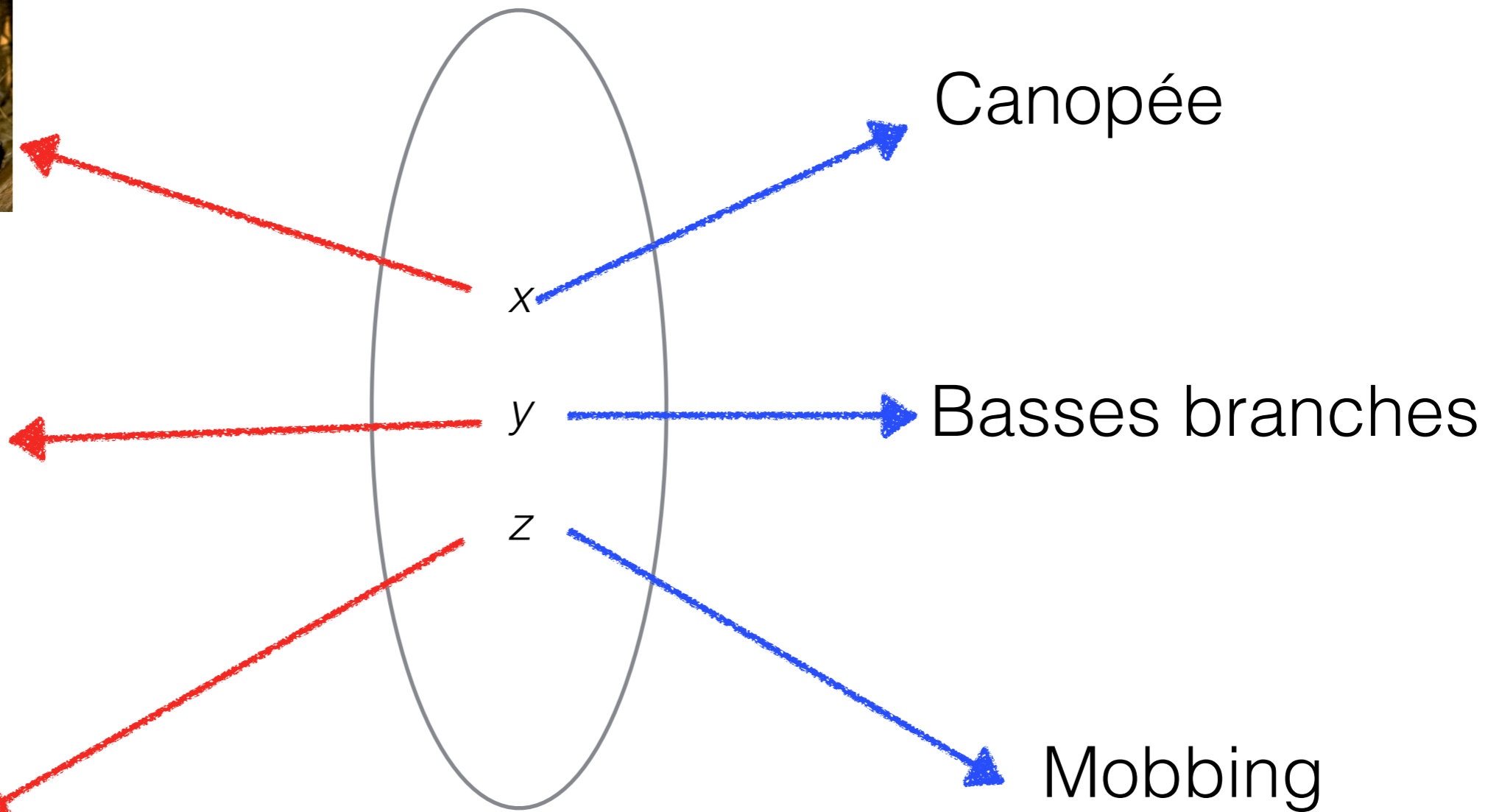
Le langage et les  
systèmes de  
communication  
animaux sont  
composés de signaux.

- Les signaux tels que définis précédemment supposent une double relation bi-univoque entre le signal et d'une part l'information transmise et d'autre part la réponse.

- Les signaux tels que définis précédemment supposent une double relation bi-univoque entre le signal et d'une part l'information transmise et d'autre part la réponse.



- Les signaux tels que définis précédemment supposent une double relation bi-univoque entre le signal et d'une part l'information transmise et d'autre part la réponse.



- En d'autres termes, le signal d'alarme joue un double rôle:
  - Indiquer aux autres la présence d'un certain prédateur;
  - Les instruire de la réponse appropriée à ce type spécifique de prédateur.
- ***Ainsi, ce sont des représentations pushmi-pullyu dans la terminologie de Millikan.***

- De façon cruciale, Millikan note que cela ne fait aucun sens de "traduire" de telles représentations pushmi-pullyu en langage:
- La phrase "il y a un léopard et tu dois grimper dans la canopée" est peut-être une interprétation fidèle du contenu du signal d'alarme vervet pour les léopards;
- ***Mais ce n'en est pas une traduction.***

- En effet, les signaux animaux sont *holistiques*:
  - Le signal signifie quelque chose *en tant que tout, pas comme la combinaison de ses parties*;
- Par contraste, le langage est *sémantiquement compositionnel*, au moins en ce qui concerne l'interprétation ***in***dépendante du contexte.
- ***Donc les deux directions d'ajustement, l'indication et l'instruction, sont séparées dans la communication linguistique humaine.***



Ceci, comme nous allons  
le voir par la suite, est un  
premier problème  
(majeur) pour l'idée que  
le langage est un système  
de communication dans  
le sens fort.

# Une critique de l'approche de Millikan

- Si le langage est un système de communication dans le sens fort, il doit être en continuité avec les systèmes de communication animaux, et il doit être, comme eux, un ensemble de ***signaux***.
- Ceci soulève la question de ce qui dans la communication linguistique joue le rôle d'un signal.

# Caractéristiques des signaux

1. Un signal doit être une ***unité communicative***.
2. Un signal doit être ***pérenne***, autrement il ne pourrait pas être corrélé avec soit la réponse soit l'information qu'il est supposé transmettre.
3. La réponse, l'information et les liens entre le signal et la réponse, ainsi que ceux entre le signal and l'information, doivent aussi être ***pérennes***.

Il y a des difficultés  
liées à chacune de ces  
caractéristiques,  
comme nous allons  
maintenant le voir.

Commençons par les  
***signaux.***

- Les signaux doivent être des unités de communication, i.e., des entités qui peuvent être associées avec un message (l'information transmise) d'une part, et avec une réponse de l'autre.
- Ceci implique qu'ils doivent être des unités ***sémantiques***.
- Etant donné les trois unités de base du langage, i.e., phonèmes, morphèmes et phrases, ceci exclut les phonèmes, nous laissant les morphèmes et les phrases.

- Mais les mots (ou les morphèmes) ne sont clairement pas les unités de la communication linguistique:
  - La communication linguistique passe par la production d'énoncés, qui correspondent en général à des phrases, pas à des mots isolés.
- Les unités de communication doivent être des **types**, plutôt que des **tokens**.
- Comme les phrases sont des types (pour les énoncés), cela fait sens de les considérer comme les unités communicatives de la communication linguistique.



- Il y a un problème immédiat ici, qui est lié aux propriétés structurelles du langage.
- Le langage est excentrique parmi les systèmes de communication animaux parce que c'est **le seul** à incorporer l'*infinité discrète*, la *sémanticité* et le *découplage*.
- Le fait que le langage a cette combinaison centrale de traits lui confère la **créativité**:
  - A n'importe quel moment, un être humain peut produire un énoncé correspondant à une phrase **qui n'a jamais été prononcée avant**.

- Ceci nous conduit au premier argument majeur contre la théorie de Millikan:
- ***Argument du manque d'historicité (syntaxique)***: Étant donné la créativité linguistique, les phrases sont le plus souvent uniques, c'est-à-dire qu'elles manquent de l'histoire nécessaire pour établir (par des corrélations répétées) une fonction propre.

- On pourrait objecter que ce ne sont pas les phrases *per se* qui sont des signaux dans la communication linguistique, mais plutôt les ***constructions***.
- Le Constructionisme (cf. Tomasello, Goldberg) nie, au moins en partie, l'existence de la créativité linguistique, dans la mesure où il ne reconnaît pas l'infinité discrète.

# Qu'est-ce qu'une construction?

- Selon Goldberg (2006, 5), les constructions sont:
  - *"Des appariements appris de formes avec des fonctions sémantiques ou discursives"*.
- Elles correspondent aux morphèmes, mots, mots complexes, mots complexes partiellement remplis (e.g., pluriel), idiomes, ditransitives (objets doubles), passifs, ***en d'autres termes, à tout ce qui a un sens.***

- Goldberg (2006, 5) donne la définition suivante:
  - N'importe quel pattern linguistique est reconnu comme une construction dès lors qu'un aspect quelconque de sa forme ou de sa fonction n'est pas strictement prédictible à partir de ses éléments ou d'autres constructions existantes. Qui plus est, les patterns sont stockés comme des constructions même si ils sont pleinement prédictible dès qu'ils se produisent à une **fréquence suffisante**.
- C'est évidemment une question ouverte de savoir ce qu'est une "fréquence suffisante".

- Au-delà, cette définition donne deux possibilités pour que quelque chose soit une construction:
  - Quelque chose est une construction si sa signification ne peut être dérivée de la composition de ses éléments;
  - Même si sa signification peut être dérivée de la composition de ses éléments, c'est quand même une construction si cela se produit suffisamment souvent.

- Commençons par la première possibilité: ne pas être susceptible d'une interprétation par compositionnalité sémantique.
- Goldberg donne deux exemples:
  - (1) She smiled herself an upgrade. (Adams)
  - (2) We laughed our conversation to an end. (Hart)
- Selon Goldberg, (1) et (2) doivent être des constructions parce qu'ils ne peuvent pas être interprétés par compositionnalité sémantique.

- D'abord, je voudrais noter que Goldberg n'a pas nécessairement raison lorsqu'elle affirme que (1) et (2) ne peuvent pas être interprétés par compositionnalité sémantique.
- Ici, une distinction importante a été introduite par Borer (2005a, 2005b, 2013) entre syntaxe *endo-squelettale* and *exo-squelettale*:
  - La syntaxe *endo-squelettale* place une grande quantité d'information syntaxique dans le lexique (e.g., catégorie syntaxique, distinction massif-comptable, structure argumentale, etc.)
  - La syntaxe *exo-squelettale* ne met aucune information syntaxique dans le lexique. Toute l'information syntaxique vient de la structure syntaxique.



Ceci implique une grande flexibilité dans la composition sémantique, puisque la structure syntaxique n'est pas contrainte par l'information lexicale.

- L'affirmation de Goldberg selon laquelle (1) et (2) ne peuvent être interprétés par compositionnalité sémantique seulement repose sur une vision endosquelettale (classique) de la syntaxe.
- Dans cette perspective, (1) et (2) sont déviants dans la mesure où "smile" et "laugh" sont des verbes intransitifs, qui apparaissent dans une structure transitive.

- Cependant, ce n'est pas le cas dans une vision exo-squelettale parce que le fait qu'un verbe soit transitif ou intransitif n'est pas fonction de la "nature" du verbe (de l'information syntaxique qu'il porte), mais du fait qu'il apparait dans une structure transitive ou intransitive.
- Ainsi, dans une vision exo-squelettale, il n'y a aucune raison de penser que (1) et (2) ne puissent pas être interprétés par compositionnalité sémantique.

- Pour les besoins de la discussion, supposons que Goldberg a raison et que (1) et (2) ne peuvent pas être interprétés par compositionnalité sémantique.
- Selon elle, ceci implique que (1) et (2) sont des constructions.
- Cependant, ceci est surprenant:
  - (1) et (2) paraissent en effet des exemples par excellence de créativité linguistique;
  - En d'autres termes, il y a de bonnes raisons de penser que ni l'un ni l'autre n'a jamais été produit avant.

- Si c'est le cas, on peut se demander comment ils peuvent être interprétés, étant donné que, dans le Constructionisme, l'interprétation est (de façon cruciale) dépendante d'associations répétées entre constructions et fonctions sémantiques ou discursives.
- De fait, il y a très peu de place pour l'interprétation pragmatique, et Goldberg voit clairement les constructions comme des coagulations linguistiques du principe de coopération et des maximes gricéennes, ce qui les rend largement redondants.
- Goldberg ne donne aucune indication claire de la façon dont le Constructionisme et la pragmatique peuvent se combiner.

On peut dire que le  
Constructionisme ne se  
débarresse pas seulement  
de la syntaxe (et donc de  
la compositionnalité  
sémantique), mais aussi  
de la pragmatique.

Dès lors, on ne voit pas bien  
comment le  
Constructionnisme peut  
rendre compte de  
l'interprétation d'énoncés  
correspondant à des  
phrases complètement  
nouvelles.

Ainsi, il ne semble pas que voir les signaux comme des constructions suffise à contrer l'Argument de l'absence d'histoire, parce que les constructions échouent à couvrir tous les énoncés, et, donc, toutes les phrases.



- Revenons en donc à l'idée que les phrases sont des signaux, et acceptons la provisoirement (malgré les difficultés qu'elle pose) pour permettre la suite de la discussion.
- Comme nous le verrons, de façon intéressante, l'idée que les phrases, en tant que signaux, sont associées de façon stable à des contenus (informations) stables rencontre des difficultés similaires à celles que nous venons de discuter pour les constructions.

- Dans le modèle du code (dont relève la théorie de Millikan), les signaux sont associés à des ***messages***.
- Ces messages correspondent à l'information transmise dans la définition du signal donnée plus haut.
- Mais à quoi correspond cette notion de *message* dans la communication linguistique?

C'est ici qu'intervient la  
pragmatique.

# Signification de la phrase vs. signification du locuteur

- Grice a introduit une distinction pertinente ici entre:
  - *Ce que dit* un énoncé qui est fonction de son interprétation linguistique *via* la compositionnalité sémantique; et
  - *Ce qui est communiqué* et qui va au-delà de l'interprétation sémantique.
- Ainsi, on peut distinguer la *signification de la phrase* (ce qui est dit) et la *signification du locuteur* (ce qui est communiqué).

- Une question cruciale pour Millikan est de savoir si le message transmis par le signal dans la communication linguistique correspond à la signification de la phrase ou à la signification du locuteur.

- Dans une théorie qui voit le langage comme un système de communication au sens fort, il va de soi que le message correspond à ce qui est communiqué, i.e., à la signification du locuteur.
- Or, la signification du locuteur ne se réduit généralement pas à la signification de la phrase, i.e., elle n'est pas récupérable par simple composition sémantique.

- La notion cruciale est de nouveau due à Grice:
  - (3) Sais-tu où Anne habite?
  - (4) En Bourgogne du Sud, je crois.
- Le locuteur de (4) dit qu'elle croit qu'Anne habite en Bourgogne du Sud et ***implicite*** qu'elle ne sait pas où exactement.
- Elle communique:
  - Anne habite en Bourgogne du sud et je ne sais pas où exactement.

Mais, de façon évidente,  
ce qui est ainsi  
communiqué n'est pas le  
résultat d'un processus  
d'interprétation purement  
compositionnel.



# Défaisabilité

- On le voit à partir d'une caractéristique centrale des implicatures
  - *Anne vit quelque part en Bourgogne, et je peux te dire exactement où: à Cluny en fait.*
- On peut nier une implicature sans contradiction.

- De fait, Grice a proposé une distinction entre la **signification non-naturelle** ou *significationNN* ("*Les trois sonneries dans le bus signifient que le bus est plein*") et **signification naturelle** ("*Cette éruption signifie que Pierre a la rougeole*").
- La significationNN se distingue de la signification naturelle en ce qu'elle est non-factuelle et sous le contrôle de la volonté alors que la signification naturelle est factuelle et indépendante de la volonté.

- Grice donne de la signification NN la définition suivante:
  - "A signifie NN quelque chose par  $x$ " correspond grossièrement à "A avait l'intention que l'énoncé de  $x$  produise un effet quelconque chez l'auditoire par la reconnaissance de cette intention."
- Cette définition implique une double intention:
  - L'**intention primaire** du locuteur de produire un effet donné chez l'auditoire.
  - L'**intention secondaire** du locuteur de produire cet effet via la reconnaissance par l'auditoire de son intention primaire.

Clairement, la  
signification du locuteur  
dépend de façon  
cruciale de la  
reconnaissance de  
l'intention du locuteur.

- Par contraste, Millikan, bien qu'elle accepte que les énoncés linguistiques relèvent de la significationNN, rejète l'idée que les intentions du locuteur aient une implication quelconque dans la récupération du message.
- Elle considère que la significationNN se distingue de la signification naturelle par le fait qu'elle est *intentionnelle* (à propos de quelque chose) et non-factive, comme le sont les signaux des systèmes de communication animaux.

- Son argument principal est que l'aspect psychologique de la signification NN selon Grice est inutile parce que le langage est interprété de façon purement conventionnelle (où la notion de convention est réduite à un pur processus d'encodage et de décodage).
- Millikan prend deux exemples:
  - Le lien entre formes syntaxiques et forces illocutionnaires;
  - Les implicatures scalaires.

# Force illocutionnaire

- Le lien est simple: entre phrases affirmatives, interrogatives ou exclamatives et forces illocutionnaires:
  - (5) Neko est un chat noir.
  - (6) Neko est-il un chat noir?
  - (7) Quel chat noir que Neko!

- Cependant, Millikan reconnaît que des phrases sont souvent liées à plusieurs forces illocutionnaires différentes:

(8) Pierre viendra demain.

- Cet énoncé peut être une *promesse*, une *menace*, un *avertissement*, une *prédiction*.



- Millikan propose de résoudre le problème par la multiplication des fonctions propres:
- Une phrase peut avoir plusieurs fonctions propres, si elle est utilisée suffisamment souvent pour transmettre différents messages.

# Implicature scalaire

- Une phrase avec un terme scalaire peut avoir deux interprétations:
  - (9) Le pianiste a joué **quelques** sonates de Mozart.
  - (10) *Interprétation sémantique*: Le pianiste a joué au moins quelques (quelques et peut-être toutes les) sonates de Mozart.
  - (11) *Interprétation pragmatique*: Le pianiste a joué seulement quelques (quelques mais pas toutes les) sonates de Mozart.

- Selon Millikan, la fonction propre initiale de la phrase est de transmettre l'interprétation sémantique.
- Mais comme la phrase a été utilisée assez souvent (?) pour transmettre l'interprétation pragmatique, avec le temps, la phrase a acquis une fonction propre additionnelle, celle de transmettre l'interprétation pragmatique.

- Le problème devrait être évident:
  - Comment cette phrase acquiert-elle sa seconde fonction propre?
  - Etant donné le rejet de tout "psychologisme" par Millikan, ce ne peut être parce que l'intention du locuteur a été reconnue.

- Ceci nous conduit à un premier argument pragmatique:
  - ***Argument de la première occasion***: si le message (la signification du locuteur) est établi par des corrélations répétées, pour que le lien se fasse, la signification du signal doit être établie lors de la première production du signal avec cette signification. Mais ceci suppose une inférence pragmatique.

- Cet argument s'applique aussi aux différentes forces illocutionnaires associées à une phrase comme "Pierre viendra demain."
- Si cette phrase a initialement une force illocutionnaire de prédiction, on peut se demander comment elle en vient à acquérir d'autres forces illocutionnaires, comme la promesse, la menace ou l'avertissement.

- Il devrait de toute façon être évident que la multiplication des fonctions propres, loin d'être une solution, soulève un autre problème pragmatique:
  - ***Argument de l'ambiguïté***: l'approche de Millikan suppose une large ambiguïté des signaux linguistiques. La résolution de cette ambiguïté devrait passer par une inférence pragmatique.

- On pourrait objecter que Millikan ne rejète pas les inférences pragmatiques en tant que telles.
- Ce qu'elle rejète est l'implication de l'attribution de croyances ou d'intentions dans le processus pragmatique.
- Dans cette optique, une fonction propre pourrait être associée à une phrase + un type de contexte.



- De fait, Millikan elle-même accepte la possibilité que même la signification ***naturelle*** puisse être dépendante du contexte:
- Par exemple, une trace peut être associée soit à un oiseau soit à un rongeur:
  - Dans le bois A, il n'y a que des oiseaux;
  - Dans le bois B, il n'y a que des rongeurs.





**+** **Bois A** = oiseau



**+** **Bois B** = rongeur

- Pourquoi ne pas penser que l'association d'un couple phrase + contexte avec un message (une signification du locuteur) est la solution?
- Chaque couple phrase + contexte pourrait être bi-univoquement associé à un message.

- Commençons par voir comment ceci pourrait s'appliquer à la phrase "Pierre viendra demain".
- On aurait les possibilités suivantes:
  - Phrase + contexte A = prédiction
  - Phrase + contexte B = promesse
  - Phrase + contexte C = menace
  - Phrase + contexte D = avertissement

- Le problème est que ces différents contextes seront distingués par:
  - La nature des sentiments des destinataires relativement à Pierre:
    - Neutres —> prédiction; positifs —> promesse; négatifs —> menace ou avertissement.
- Qui plus est, seules les intentions du locuteur permettent de distinguer la menace de l'avertissement.

En d'autres termes, le  
contexte doit intégrer les  
sentiments des destinataires  
et les intentions du locuteur,  
***en contradiction avec le  
rejet de toute intrusion  
"psychologique" dans le  
processus.***

- Ceci semble aussi s'appliquer aux implicatures scalaires:
- Le choix entre l'interprétation sémantique et l'interprétation pragmatique est dépendante du contexte et le contexte en question a de bonnes chances d'intégrer les intentions des interlocuteurs.

- Si on en revient aux exemples de Goldberg, on voit que les mêmes arguments s'appliquent:
  - (1) She smiled herself an upgrade. (Adams)
  - (2) We laughed our conversation to an end. (Hart)
- L'Argument de la 1<sup>o</sup> occasion s'applique de façon évidente, vu le caractère unique de ces deux énoncés.

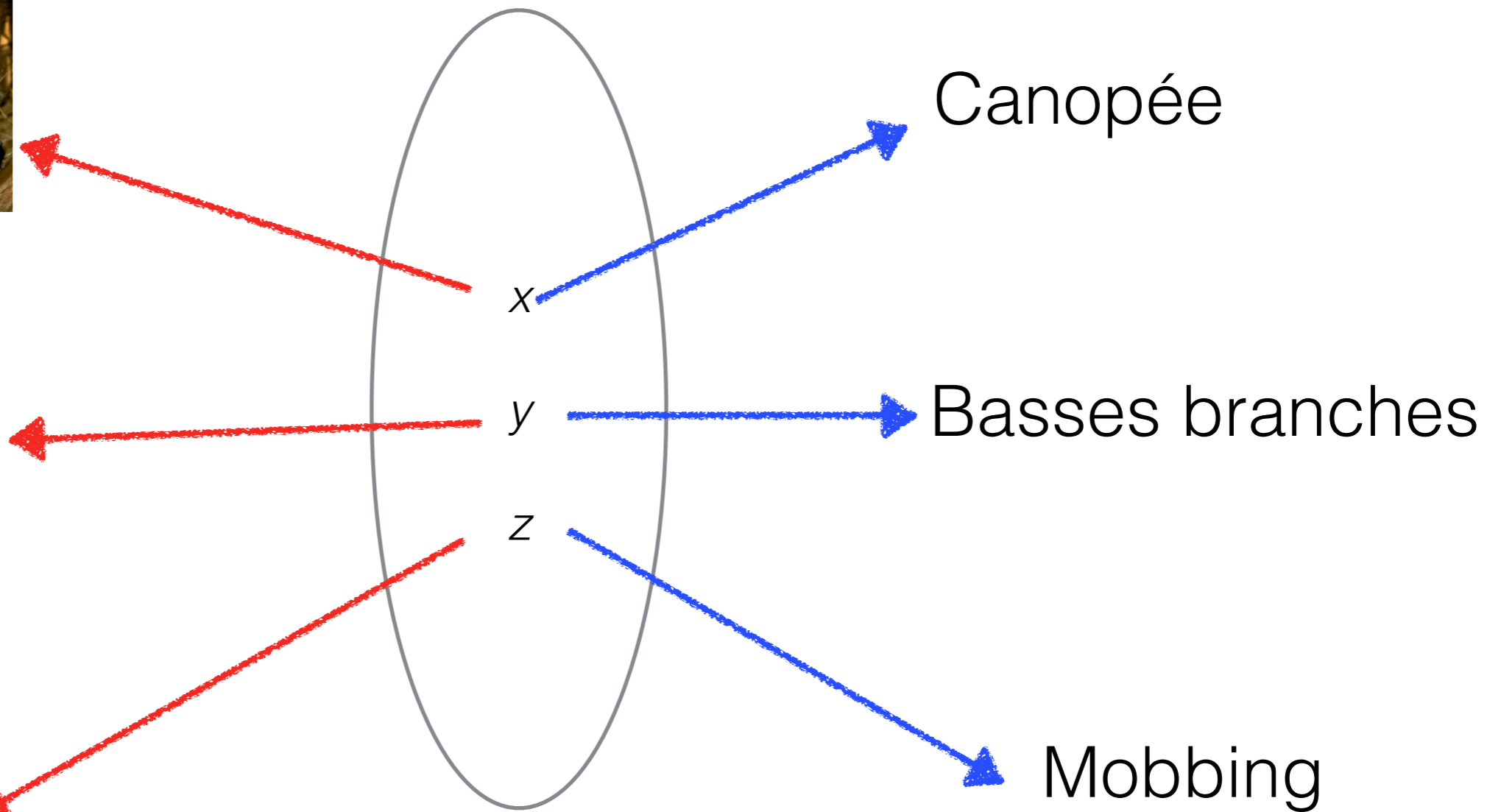


- En somme, les critiques opposées à Millikan en ce qui concerne l'appariement signal-message sont les suivantes:
  - Il est difficile de voir ce qui peut jouer le rôle du signal dans la communication linguistique, les phrases manquant de l'historicité nécessaire, vu la créativité linguistique;
  - Si on ignore ce problème et que l'on considère néanmoins que les phrases sont des signaux, il est clair que le message doit être la signification du locuteur.

- Mais la signification du locuteur dépend du contexte et ne semble pas avoir la pérennité nécessaire à l'appariement signal-message.
- Pour résoudre ce problème, Millikan propose qu'un signal puisse être apparié à plusieurs fonctions propres.

- Ceci soulève deux autres problèmes majeurs:
  - Vu que Millikan refuse tout processus pragmatique qui impliquerait l'attribution de croyances ou d'intentions, on ne voit pas comment les fonctions propres additionnelles peuvent émerger.
  - La multiplication des fonctions propres conduit à une ambiguïté galopante pour laquelle aucun processus de résolution n'est précisé.

- Les signaux tels que définis précédemment supposent une double relation bi-univoque entre le signal et d'une part l'information transmise et d'autre part la réponse.



- Dans le cas des signaux d'alarme des singes vervets qui sont des représentations pushmi-pullyu dans la terminologie de Millikan, le lien entre le signal et la réponse est automatique.
- Qu'en est-il dans le cas des signaux linguistiques (phrases)?

- Etant donné que dans le cas des langues humaines, les associations signal-réponse doivent être apprises, les réponses doivent avoir les caractéristiques suivantes:
  - Être *déTECTABLES*, pour permettre la construction d'associations sur la base des corrélations observées;
  - Être *BÉNÉFIQUES* pour le locuteur;
  - Être *SPÉCIFIQUES*: la réponse associée à un signal donné doit être spécifique à ce signal.

Millikan propose  
l'exemple de l'assertion  
qui aurait pour réponse  
associée la croyance  
de l'interlocuteur.

- Alors que les réponses animales aux signaux animaux satisfont probablement ces trois contraintes, on peut douter que ce soit le cas des réponses humaines aux phrases.
- Singulièrement, on peut particulièrement en douter dans le cas de l'exemple choisi par Millikan, à savoir l'association signal (assertion)-réponse (croyance de l'interlocuteur).



- Une première critique potentielle est de noter que toute assertion ne conduit pas à la croyance de l'interlocuteur.
- Ceci, cependant, vu qu'une fonction propre peut se satisfaire d'une corrélation "suffisamment fréquente", n'est pas une réelle objection.

- En revanche, la croyance semble incapable de satisfaire les contraintes indiquées ci-dessus.
- D'une part, la croyance est un *état mental*, pas un comportement, et donc de ce fait difficile à déceler.
- Qui plus est, c'est un état mental particulièrement difficile à déceler parce que, à la différence des émotions, elle n'est pas exprimée physiquement et qu'à la différence des intentions, elle ne s'accompagne pas de préparations d'action qui peuvent être détectées au niveau du geste ou de la posture.

Ceci s'explique  
probablement par le fait  
que, hors les croyances  
religieuses ou politiques,  
la croyance est un état  
largement dépourvu de  
phénoménologie.

Ainsi, la croyance n'est  
pas détectable.

- Qui plus est, il est difficile de voir comment la simple croyance de son interlocuteur est bénéfique pour le locuteur:
  - Des comportements découlant de cette croyance, à condition que le locuteur puisse les prévoir (et il faut se rappeler la prohibition contre la théorie de l'esprit dans la communication édictée par Millikan), pourraient l'être.
  - Mais il est évident que l'assertion en soi ne peut correspondre à une réponse comportementale spécifique.

La croyance n'est pas  
en elle-même  
bénéfique pour le  
locuteur.

- Plutôt que l'assertion en soi, il faudrait plutôt regarder des assertions spécifiques qui seraient associées à des réponses comportementales spécifiques.
- Mais le problème dès lors est que les réponses humaines à une assertion spécifique sont loin de dépendre uniquement du contenu de cette assertion:
  - Elles dépendent aussi d'autres croyances de l'interlocuteur et de ses désirs ou de ses intentions, sur lesquels le locuteur a peu de prise.

- Pour prendre un exemple simple, supposons que Jean est chez Marie et qu'il veut partir, alors que Marie souhaite qu'il reste.
- Marie peut dire:
  - (12) Il pleut.
- Croire qu'il pleut pourrait conduire Jean à rester, mais cela peut aussi bien l'inciter à prendre son parapluie, à appeler un taxi ou à faire un grand nombre d'autres choses, dont aucune n'est rester chez Marie.



Et la communication  
linguistique est loin de  
se limiter à des cas  
simples...

En d'autres termes, il n'y a pas de réponses spécifiques associées aux phrases.

- Ainsi, la différence que reconnaît Millikan entre signaux animaux et énoncés linguistiques est bien plus profonde qu'elle ne le croit:
- Non seulement les premiers sont des signaux pushmi-pullyu alors que les seconds ne le sont pas;
- Les "signaux linguistiques" ne sont tout simplement pas associés à des réponses.

- La théorie de Millikan est complètement ralliée au modèle codique de la communication linguistique.
- Elle rencontre de ce fait les objections pragmatiques (Argument de la première occasion, Argument de l'ambiguïté) que nous avons vues plus haut.
- Mais qu'en serait-il d'une théorie du langage comme système de communication au sens fort qui s'inscrirait dans un modèle pragmatique?

# Scott-Phillips (2015)

- La théorie de Scott-Phillips est une théorie du langage comme système de communication au sens fort qui s'inscrit dans le cadre théorique de la théorie de la pertinence.
- Bien qu'il voit le langage comme un système de communication au sens fort du terme, Scott-Phillips défend une forte discontinuité du langage avec les autres systèmes de communication animaux.
- Alors que les systèmes de communication animaux sont codiques, le langage est *ostensif*.

- Scott-Phillips introduit en effet une distinction entre les *codes naturels* (dont parle Millikan et qui correspondent aux signaux animaux) et les *codes conventionnels* (le langage).
- Alors que les premiers relèvent du modèle du code, les seconds n'en relèvent pas.
- L'importance de la pragmatique (conçue dans le cadre de la Théorie de la Pertinence) tient non pas au fait qu'elle permet de passer (comme chez Grice) de la signification de la phrase à celle du locuteur, mais au fait qu'elle est au cœur de la communication humaine, y compris de la communication linguistique.

- Les codes conventionnels qui constituent le langage (mots et constructions) viennent compléter la communication pragmatique et non l'inverse.
- Ces codes conventionnels restent cependant sous-déterminés du point de vue de la signification du locuteur et doivent donc être complétés par des processus d'inférence pragmatique.



- Scott-Phillips (2015, 628-629) résume sa proposition comme suit: "la vision du langage comme un ensemble de codes conventionnels qui augmentent la communication ostensive reconnaît à la fois les fondements pragmatiques du comportement linguistique et l'importance et la nature des conventions qui rendent les langues différentes d'autres cas plus simples de communication ostensive-inférentielle, comme le pointage, les vocalisations non-linguistiques, les hochements de tête, etc."

- Selon Scott-Phillips, le langage est donc un système de communication entièrement discontinu de tous les autres systèmes de communication puisqu'il a évolué à la suite de capacités de communication ostensive qui dépendaient elles-mêmes de l'évolution antérieure d'une Théorie de l'Esprit sophistiquée, développée sur la base de la cognition sociale préexistante chez les primates.
- Le langage lui-même est une collection de codes conventionnels qui augmentent grandement le pouvoir expressif de la communication ostensive, mais qui ont néanmoins toujours besoin d'inférences pragmatiques, parce qu'ils restent sémantiquement sous-déterminés.

- On notera que malgré les différences entre la théorie codique de Millikan et la théorie ostensive de Scott-Phillips, il y a des points communs importants, le premier étant que l'une comme l'autre considèrent le langage comme un système de communication dans le sens fort du terme.
- Ceci signifie que chez Scott-Phillips aussi il y a des signaux corrélés d'une part à la signification du locuteur et d'autre part à la réponse de l'interlocuteur.

- Dans cette mesure, on peut s'attendre à ce que certains des arguments proposés contre Millikan s'appliquent aussi à Scott-Phillips.
- Ce n'est bien évidemment pas le cas des arguments pragmatiques.
- Mais la difficulté à déterminer ce qui compte comme un signal dans la communication linguistique reste entière.
- L'argument contre l'association signal-réponse aussi.

- Mais de façon plus intéressante, la sous-détermination du message suscite une version (pragmatique) de l'Argument de l'absence d'historicité:
- ***Argument de l'absence d'historicité (pragmatique):***  
Étant donné la sous-détermination sémantique, la signification du locuteur attribuée à un énoncé d'une phrase donnée sera souvent unique, c'est-à-dire qu'elle ne sera pas nécessairement attribuée à un autre énoncé de la même phrase. En d'autres termes, les énoncés manquent de la stabilité pragmatique nécessaire à l'établissement d'un code conventionnel.

- On notera que ce problème est spécifique aux visions du langage comme un système de communication au sens fort parce que ces visions impliquent que la convention lie le signal à la signification du locuteur, dépendante du contexte, plutôt qu'à la signification de la phrase, indépendante du contexte.

- Dans une version alternative, qui verrait le langage comme un système de communication dans le sens faible, l'obligation de coupler les énoncés avec des réponses et avec des significations du locuteur disparaîtrait, ce qui veut dire que le problème disparaît lui aussi.

# Conclusion



- La conclusion générale est donc que la théorie de Millikan, qui est emblématique de la plupart des théories qui voient le langage comme un système de communication dans le sens fort, est mise en échec pour des raisons autant pragmatiques que linguistiques.
- Le fait que les objections soient pragmatiques est important parce que de telles objections frappent les théories de ce type au cœur de leurs affirmations.

- On remarquera que c'est aussi le cas pour la théorie de Scott-Phillips:
- Pour des raisons qui sont intrinsèquement liées à la postulation que le langage est un système de communication au sens fort, la sous-détermination linguistique lui interdit la stabilité nécessaire aux corrélations entre signaux et signification du locuteur.

- Ces objections sont basées sur une version modeste du Contextualisme, c'est-à-dire sur une version largement acceptée, où ce qui est communiqué dépend du contexte alors que ce qui est dit est indépendant du contexte.
- Comme c'est ce qui est communiqué qui est crucial dans une théorie du langage comme système de communication au sens fort, il va de soi que cette objection est fondamentale.

**MERCI DE VOTRE ATTENTION**